

JOURNAL DE LA SOCIÉTÉ STATISTIQUE DE PARIS

JSFS

Vie de la Société

Journal de la société statistique de Paris, tome 80 (1939), p. 273-283

http://www.numdam.org/item?id=JSFS_1939__80__273_0

© Société de statistique de Paris, 1939, tous droits réservés.

L'accès aux archives de la revue « Journal de la société statistique de Paris » (<http://publications-sfds.math.cnrs.fr/index.php/J-SFdS>) implique l'accord avec les conditions générales d'utilisation (<http://www.numdam.org/conditions>). Toute utilisation commerciale ou impression systématique est constitutive d'une infraction pénale. Toute copie ou impression de ce fichier doit contenir la présente mention de copyright.

NUMDAM

Article numérisé dans le cadre du programme
Numérisation de documents anciens mathématiques
<http://www.numdam.org/>

JOURNAL

DE LA

SOCIÉTÉ DE STATISTIQUE DE PARIS

N^{os} 10-11-12. — OCTOBRE-NOVEMBRE-DÉCEMBRE 1939

I

PROCÈS-VERBAL DE LA SÉANCE DU 21 JUIN 1939

SOMMAIRE

OUVERTURE DE LA SÉANCE PAR M. MICHEL HUBER, ANCIEN PRÉSIDENT
ADRESSE AUX SOCIÉTÉS DE STATISTIQUE DE L'EMPIRE BRITANNIQUE
REMISE D'UNE MÉDAILLE A M HARBULOT.
ADOPTION DU PROCÈS-VERBAL DE LA SÉANCE DU 21 JUIN 1939
NÉCROLOGIES.
PRÉSENTATION DE MEMBRES TITULAIRES.
ADMINISTRATION DE LA SOCIÉTÉ TRÉSORERIE
COMMUNICATION DE M LE SECRÉTAIRE GÉNÉRAL ET PRÉSENTATION D'OUVRAGES.
COMMUNICATION DE M. EDMOND MICHEL : « QUESTIONS IMMOBILIÈRES ET LIVRE FONCIER »

OUVERTURE DE LA SÉANCE PAR M. MICHEL HUBER, ANCIEN PRÉSIDENT, ADRESSE
AUX SOCIÉTÉS DE STATISTIQUE DE L'EMPIRE BRITANNIQUE.

La séance est ouverte à 17 heures dans les bureaux de M. Barriol, 27, rue de Mogador, sous la présidence de M. Michel HUBER, ancien Président, qui présente les excuses de M. DIVISIA, Président, actuellement mobilisé.

Sont présents à la séance : MM. HUBER et DARMOIS, anciens Présidents, LEPRINCE-RINGUET, Vice-Président, BARRIOL, Secrétaire général, BERTIN, ELCUS, FRECHET, GALLIOT, HARBULOT, HARTMANN, HIBBERT, LANUSSE, DE RIEDMATTEN, SCHWARZBOURG.

Ont envoyé des excuses : MM. BUNLE, DE MARCE, KLOTZ, RENÉ-BAZIN, PERQUEL.

M. HUBER rappelle qu'il a déjà eu l'honneur de présider, comme Président effectif pour 1914, la première séance tenue par la Société en octobre 1914; il y avait 10 membres présents; il donne lecture de deux lettres que MM. Fernand FAURE et DESROYS DU ROURE, présidents disparus, lui avaient adressées pour s'excuser de ne pas pouvoir assister à cette séance, le premier partant au Caire pour présider des sessions d'examens et le second venant d'être frappé d'un deuil cruel par la perte d'un de ses fils tué au front; il évoque d'autres deuils qui avaient touché plusieurs de nos collègues. Jusqu'ici, la Société ne paraît pas avoir été éprouvée, bien que beaucoup de ses membres soient aux armées et il est certain d'être l'interprète de tous en envoyant des souhaits à nos collègues ainsi qu'à leurs parents qui nous défendent au front.

Il propose d'envoyer aux Sociétés de Statistique de l'Empire britannique une adresse ainsi conçue :

« La Société de Statistique de Paris, réunie pour la première fois depuis le

début des hostilités, adresse aux Sociétés de Statistique de l'Empire britannique son cordial salut et ses souhaits pour la victoire commune des armées alliées qui combattent étroitement unies pour la défense de la civilisation, de la liberté et de l'indépendance des peuples. »

(*Approbaton unanime.*)

REMISE D'UNE MÉDAILLE A M. HARBULOT.

M. le Président est heureux de saluer notre doyen M. HARTMANN qui a tenu à assister à la remise de la médaille commémorant le cinquantenaire de l'entrée de M. HARBULOT à la Société de Statistique. Élu à la séance de mars 1889, notre collègue donnait au Journal, dès le mois de mai, une étude sur les emprunts, loteries et en octobre un travail sur l'Espagne sociale et économique. C'est un exemple qui pourrait être retenu par nos jeunes collègues.

M. HUBER remet la médaille à M. HARBULOT et lui dit combien la Société apprécie son activité juvénile, en regrettant son éloignement de Paris qui nous prive de l'appui de son expérience.

M. HARBULOT remercie M. HUBER et lit l'allocution suivante :

MES CHERS COLLÈGUES,

Ce sont des circonstances tout à fait indépendantes de ma volonté qui m'ont privé, depuis de nombreuses années, du plaisir de suivre, comme autrefois avec assiduité, les séances de notre Société de Statistique de Paris.

Retenu en province par mes occupations professionnelles, il m'était le plus souvent impossible de me trouver aux dates fixées parmi vous : ce qui ne m'empêchait nullement d'ailleurs, de continuer à porter le plus vif intérêt à vos travaux et de constater avec satisfaction les progrès, toujours de plus en plus marqués, de la méthode qui nous intéresse et nous réunit.

Je suis venu tôt à la Statistique puisque je n'avais que vingt-trois ans en 1889 quand j'ai été appelé à l'honneur de faire partie de votre Société et c'est ce qui me vaut d'avoir pu doubler presque allègrement le cap des cinquante années de sociétariat que si peu de nous peuvent atteindre. Nous avions alors comme Président l'illustre économiste Paul Leroy-Beaulieu qui semblait, à son fauteuil, professer comme dans sa chaire du Collège de France. Nous, les jeunes, le considérons comme le pontife de la science financière et nous acceptions comme oracles toutes les assertions magistrales ou erronées qu'il déversait chaque semaine dans les premières colonnes de cet *Économiste français* qu'il avait créé, qu'il animait, qu'il illustrait même, et dont la brillante destinée devait si aisément se poursuivre sous la direction de son non moins illustre successeur, notre ancien Président André Liesse, un des maîtres les plus incontestés de la science économique.

Notre Secrétaire général était, à l'époque, Toussaint Loua, un statisticien professionnel. Ancien chef de la Statistique générale de France, il avait conservé au ministère du Commerce, après sa retraite, un bureau, que dis-je, une mansarde, car la Statistique générale de France était plutôt campée que logée sous les combles au 244 du boulevard Saint-Germain. C'est là qu'il composait seul et en entier l'*Annuaire statistique de la France* dont la publication lui était confiée et dont les tableaux numériques établis suivant ses indications personnelles lui fournissaient fréquemment le sujet d'articles de vulgarisation économique qu'il publiait dans l'*Économiste français* ou dans le *Bulletin de la Société de statistique de Paris*.

Il faut croire qu'il a été de tous temps dans la tradition des Secrétaires généraux de notre Compagnie de personnifier l'aménité, car Toussaint Loua était tout aussi aimable, tout aussi bienveillant, tout aussi accueillant à tous ses collègues sans distinction aucune, que l'est aujourd'hui son sympathique successeur M. Alfred Barriol.

La plupart des renseignements utilisés dans l'*Annuaire statistique de la France* avaient trois ans d'âge quand l'exemplaire annuel sortait des presses de l'Imprimerie Nationale ou, après 1887 et pour des raisons d'économie, de la Maison Berger-Levrault. Quand on avait besoin de chiffres plus récents on s'adressait à Toussaint Loua qui vous les fournissait sur-le-champ. Il fallait pour cela que son obligeance fût grande car son temps était précieux et considérable le labeur que lui imposait la mise au point de son Annuaire.

Mais il avait une facilité de calcul étonnante, en quelque sorte unique. Avait-il à établir, par exemple, le tableau des impositions directes de la France par nature de contributions et par départements et à en arrêter les totaux pour la France entière, on pouvait le voir additionner lignes ou colonnes par deux chiffres à la fois, unités et dizaines, centaines et milliers et le total général s'inscrivait sans jamais une erreur avec une rapidité déconcertante. Il semblait que le calcul fût pour lui une opération machinale à laquelle l'esprit ne prenait aucune part car, tout en additionnant, il vous tenait conversation, cependant qu'une courte pipe en terre de Gambier qu'il fumait sans arrêt ne quittait ses lèvres que lorsqu'il en fallait secouer les cendres.

Cette virtuosité du calcul numérique n'était pas la seule qualité de Toussaint Loua qui excellait en outre à vulgariser les questions économiques : *La France économique et sociale, Les grands faits économiques et sociaux* nous restent comme les preuves de son activité et de son talent.

Ce furent MM. Émile Cheysson, Alfred de Foville et Victor Turquan qui me tinrent sur les fonts baptismaux de la Société et qui me servirent de parrains. Mais comme ils étaient tous trois différents d'allures, de tempérament et de caractère !

Émile Cheysson, ingénieur en chef des Ponts et Chaussées, ancien directeur du Creusot, ancien directeur des Cartes, Plans et Statistique graphique au ministère des Travaux publics, était professeur d'Économie politique à l'École supérieure des Mines et à l'École des Sciences politiques. C'était un économiste de l'école de Le Play, à tendances sociales dont l'enseignement procédait par nombreux exemples concrets dans une forme très châtiée où la recherche de l'élégance apparaissait nettement.

Au point de vue de la statistique, on lui devait l'*Album de Statistique graphique* dont le premier volume paru en 1880 avait servi de modèle à la plupart des publications officielles du même genre qui devaient, par la suite, se multiplier dans tous les pays.

L'aspect extérieur d'Émile Cheysson dénotait sa parfaite correction mais avec cette teinte d'austérité, d'impassibilité commandée et de froideur un peu distante que donne parfois l'exercice continu des hautes fonctions administratives et qui en imposaient dès l'abord à ceux qui, n'étant pas de son intimité, ignoraient son affectueuse bienveillance. Travailleur acharné, il ne connaissait ni trêve ni repos et se surmenait. Sa santé physique moins solide que sa force intellectuelle avait beau lui rappeler que son foie n'avait pas la qualité de son cerveau, il n'en méprisait pas moins les avertissements qu'il en recevait et de là sans doute procédaient les caractères extérieurs de sa physionomie si rarement souriante.

Je ne l'ai jamais vu rire franchement qu'une seule fois. C'était chez lui, au 115 du boulevard Saint-Germain où il habitait en 1889. Nous discussions dans son cabinet avec Louis Ricard, député-maire de Rouen, celui qu'à la Chambre on appelait la belle Fatma, au sujet de la mise au point du rapport du Duché de la Loire sur la responsabilité des accidents du travail, mise au point dont Ricard était chargé et à laquelle Émile Boutmy m'avait demandé de collaborer.

La conférence durait depuis plus de trois heures et la demie de midi avait sonné depuis longtemps sans que nous y prissions garde quand la porte s'ouvrit pour livrer passage à un charmant bambin de quatre ans, le jeune Jacques Cheysson, qui dit à son père : « Ils ne vont donc pas partir bientôt ces gens-là. Maman t'attend pour déjeuner. » Ce fut une explosion de rires à laquelle le maître de la maison s'associa en toute liberté et nous nous quittâmes sur cette apostrophe d'enfant qui avait eu le magique pouvoir de ramener le rire sur des lèvres qui semblaient l'avoir désappris.

Ancien polytechnicien, ancien auditeur au Conseil d'État, Alfred de Foville avait été chef de cabinet de Léon Say au ministère des Finances et il était resté dans cette administration à la tête du bureau de Statistique et de législation comparée dont le Bulletin mensuel était devenu, par lui, une mine incomparable de renseignements de toute nature et qui faisait autorité.

Professeur de statistique au Conservatoire des Arts et Métiers et à l'École des Sciences politiques, il émaillait ses cours de mots d'esprit et d'anecdotes qui les rendaient particulièrement attrayants. Malicieux sans méchanceté, nul mieux que lui ne savait faire ressortir l'ignorance parfois excessive en matière de statistique douanière de certains parlementaires dont l'opinion politique n'avait pas sa sympathie.

Collaborateur assidu de l'*Économiste français*, il s'y était révélé, en même temps que l'économiste et le statisticien le plus averti, le plus spirituel des humoristes,

maniant avec une élégante adresse cette ironie fine et légère qui rendait la lecture de ses articles souvent si amusante.

Mais il y avait des égratignés, si doucement et si superficiellement qu'ils l'eussent été, qui n'en souriaient pas. Une fois l'un d'entre eux, non des moindres, se regimba violemment. C'était M^e Eugène Tisserand, conseiller d'État, directeur général de l'Agriculture. Très imbu des prérogatives de ses hautes fonctions, il ne put admettre qu'un simple chef de bureau, fût-il comme Foville un maître incontesté, se permit de critiquer ses initiatives et il adressa au ministre des Finances une plainte officielle motivée en ce sens. Heureusement pour tous, Alfred de Foville était considéré non seulement comme le meilleur collaborateur de son ministre mais aussi comme irremplaçable dans ses fonctions. Rouvier qui avait du bon sens se contenta de répondre que la collaboration du chef des études financières lui était trop précieuse pour qu'il pût songer à s'en priver et l'affaire n'eut pas d'autres suites. J'imagine que Tisserand et Foville durent se réconcilier quand un peu plus tard ils se retrouvèrent collègues, tous deux conseillers maîtres à la Cour des Comptes.

Victor Turquan était, en 1880, chef de la Statistique générale de France, bureau qui dépendait alors d'une division du ministère du Commerce placée sous les ordres de M. Auguste Vannaeque.

Myope et quelque peu timide, on l'eût pris bien plutôt pour un rêveur invétéré que pour le passionné de statistique qu'il était réellement. L'Atlas de cartes économiques à courbes de niveau qu'il avait établi pour illustrer le rapport du sénateur Claude des Vosges sur la consommation de l'alcool en France avait obtenu un succès incontesté et l'avait mis en vedette. Depuis lors il s'était intéressé presque exclusivement à la démographie et ne se séparait plus de sa règle à calculs. Je n'ai pas besoin de vous rappeler avec quelle faveur fut accueillie sa grande carte de la densité de la population en France, véritable travail de bénédictin qui lui avait demandé un labeur considérable et qu'il avait mené à bonne fin en moins d'un an.

Il statistiquait toutes ses actions même les plus intimes, et c'était lui faire le plus vif plaisir que lui suggérer un sujet auquel il n'avait encore pas pensé. C'était aussi le seul moyen de lui faire momentanément redresser la tête qu'il tenait invariablement inclinée sur l'épaule droite.

Quelle que fût leur condition sociale, les personnes qui se trouvaient en relations avec Victor Turquan ne pouvaient oublier son affabilité universelle et spontanée. Ses collaborateurs et ses subordonnés qu'il traitait en camarades, car les questions de hiérarchie administratives lui restèrent toujours totalement étrangères, savaient qu'il travaillait à la limite de ses forces pour accroître la renommée de l'organisme qu'il dirigeait et cela suffisait à assurer son autorité.

Les séances de la Société de Statistique étaient, il y a cinquante ans, aussi fréquentées qu'aujourd'hui. Il y avait d'une part les fidèles qui ne manquaient jamais une séance et d'autre part les occasionnels venant plus rarement et lorsqu'une communication les intéressait particulièrement. Parmi les premiers figuraient d'anciens présidents : Cheysson, Foville, Émile Yvernès; des présidents futurs : Octave Keller, Jules de Crisenoy, Théodore Ducrocq, Adolphe Coste, Alfred Neymarck, le Dr Jacques Bertillon, chef de la Statistique parisienne, Émile Levasseur, l'éminent géographe et économiste, puis Edmond Flechey, le prédécesseur immédiat de notre actuel secrétaire général, enfin Jules Robyns notre trésorier depuis 1876 qui devait occuper le poste pendant vingt ans et qui avait une façon si discrète de nous rappeler au devoir de payer nos cotisations qu'on l'eût pris volontiers pour un moine quêteur, si les traits accentués de son visage n'avaient pas été suffisamment caractéristiques de sa race et sa religion pour qu'il n'eût pas besoin de porter la rouelle.

Tous ont disparu, quelques-uns depuis longtemps déjà, et cependant ils n'ont cessé de demeurer dans la mémoire de ceux qui les ont connus, appréciés, aimés autant par leurs qualités de cœur que pour celles de leur esprit dont la fréquentation nous aidait à atténuer notre inexpérience.

Le plus illustre des occasionnels fut, sans contredit, Léon Say. Il exerçait autour de lui un rayonnement tel que nous aurions tous désiré le voir plus souvent au milieu de nous et lui-même en eût été satisfait. Mais ses occupations si multiples ne lui permettaient que rarement de trouver le loisir de nous joindre à cet hôtel des Sociétés savantes où nous tenions nos séances. Il partageait son temps entre les Académies française et des sciences morales, la Chambre des Députés, le Conseil d'administration du chemin de fer du Nord dont il était vice-président et l'École des Sciences politiques où il présidait le groupe de finances publiques. Il dirigeait le *Dictionnaire*

des Finances et le *Nouveau Dictionnaire d'Économie politique* et trouvait encore le moyen de rédiger de substantielles conférences sur les solutions démocratiques de la question des impôts ou sur le socialisme d'État dont il était l'adversaire le plus résolu.

Car ce grand bourgeois était, malgré les tendances aristocratiques de son esprit, un grand démocrate et les idées libérales n'avaient pas de champion plus accrédité, plus éminent mais aussi plus intransigeant. Il pensait que l'initiative privée est le principal ressort qui fait agir et prospérer les sociétés humaines et qu'elle ne doit pas être bridée, toute la mission de l'État se bornant à la conseiller, la diriger, voire même à la contrôler mais sans l'entraver ni sans amoindrir son activité.

Ces idées-là, si démodées qu'elles puissent paraître aujourd'hui dans les milieux politiques, il les défendait et les propageait par la plume et par la parole qu'il avait également claires et élégantes comme son intelligence, n'avancant jamais rien dont il ne pût fournir la preuve.

Dans un de ses discours à la Chambre, il avait attaqué les théories de Karl Marx et montré qu'elles n'avaient pu prendre racine que dans le cerveau d'un ratiocinant juïaïque. Le lendemain il recevait de Dick May, Jeanne Weill, directrice du Collège libre des Sciences sociales, une lettre niant les origines israélites de Karl Marx. Ce fut à moi qu'il advint d'apporter à notre vénéré maître la preuve que son assertion était vraie et j'en fus récompensé par la satisfaction qu'il me manifesta.

Léon Say recevait ses collaborateurs entre 8 et 9 heures du matin, jamais plus tard, dans son petit hôtel de la rue Fresnel qu'André Liesse et moi connaissons bien pour l'avoir assidûment fréquenté. Il s'était fait aménager dans la remise désaffectée une bibliothèque où il travaillait le matin à l'écart, mais en compagnie d'un magnifique angora tricolore, car il avait la passion des chats. L'animal était peu communicatif, peu affectueux, beaucoup plus distant que son maître, sauf pour moi à qui il témoignait une préférence si marquée qu'elle en avait avivé la sympathie à mon égard du maître de la maison. « Vous êtes le seul pour qui il se dérange » me disait Léon Say quand à mon entrée, le chat quittait son coussin pour venir au-devant de moi, Parmi tant de célébrités et d'illustrations humaines qui fréquentaient la maison, pourquoi le chat avait-il, entre les plus affectueux et désintéressés des fidèles, élu le plus humble et le plus jeune? Avait-il deviné que nous étions tous deux insoucians des vanités humaines ou son instinct l'avait-il averti que j'étais sensible à sa beauté et que je partageais sa passion des parfums et des caresses? Quoiqu'il en fût, sa perspicacité psychologique m'apparut plus pénétrante que celle des hommes qui se laissent tromper si souvent par des apparences extérieures toutes contraires à la réalité des sentiments intimes.

Je vous disais que Léon Say était profondément démocrate. Ayant occupé les plus hautes charges de l'État, ayant toujours prouvé qu'il était plus grand qu'elles, il était resté simple et bon sans faiblesse, ce qui est la plus difficile des façons de pratiquer la bonté.

Alfred de Foville, un jour que nous déjeunions avec Émile Cheysson dans l'Orient Express, nous en avait donné la preuve la plus évidente. Cela se rapportait au temps où Léon Say était ministre des Finances. Un employé du ministère avait été surpris, un soir d'hiver, emportant sous son manteau quelques bûches de bois à brûler. L'enquête prescrite avait fait ressortir la parfaite correction de sa tenue et de son travail et elle avait mis en évidence, avec la modicité de ses ressources et leur insuffisance, l'importance excessive de ses charges de famille. Mais la faute commise était considérée comme fort grave pouvant entraîner la révocation et le ministre en fut saisi. Léon Say, après étude du dossier, fit comparaitre le délinquant. Il commença par lui remonter toute l'incohérence de sa conduite, puis il lui reprocha son manque de confiance en son ministre pour ne pas lui avoir exposé ses besoins et enfin, pour qu'il ne compromît plus à l'avenir sa dignité dans de menus larcins, il fit conduire à son domicile une voiture de bois à brûler qu'il paya de ses deniers personnels.

Tel était l'homme qui, après avoir présidé les séances du Sénat, nous fit l'honneur de présider celles de la Société de Statistique. Vous ne vous étonnerez pas que ceux qui eurent l'avantage de partager son intimité lui aient voué un véritable culte et qu'ils aient conservé à sa mémoire une inaltérable fidélité.

Nous ne comptons guère, voici cinquante ans, parmi les membres actifs de la Société de Statistique d'économistes scientifiques. Les adeptes de la méthode nouvelle étaient trop clairsemés par le monde pour qu'il s'en fut révélé parmi nous, et Vilfredo Pareto, mon ami et collègue regretté au *Dictionnaire d'Économie politique* et au *Monde Économique*, était à peu près seul à établir et à discuter les équations de l'Économie rationnelle, dont peu d'entre nous goûtaient l'élégance de la lumi-

nosité. Il fallut que vint notre Président actuel, M. François Divisia, pour donner à la méthode mathématique le magnifique essor dont elle bénéficie aujourd'hui, tant il est vrai que c'est l'esprit du maître qui donne, dirige et modifie l'impulsion de la science.

Il n'y avait pas non plus à la Société de Statistique de 1889 de statisticien mathématicien.

Nous nous contentions de faire, méthode ou science, de la statistique élémentaire et utilitaire. Nous établissions des rapports numériques dans le seul but d'éclairer les théories que notre intuition et l'expérience nous faisaient concevoir et nous étions bien heureux quand les chiffres paraissaient nous donner raison.

Cette statistique-là était bien modeste, ce qui ne l'empêchait pas d'avoir des adeptes fanatiques. Et ce n'était pas seulement ces petits vieux malingres et besogneux, compteurs de queues de poires et de boutons de guêtre, que les journaux humoristiques se plaisaient à présenter comme le type le plus parfait du statisticien, qui s'y intéressaient, c'étaient parfois d'authentiques millionnaires qui ne trouvaient rien de plus agréable que de s'y adonner avec assiduité.

Tel était par exemple le cas du petit père Kőrosi, le chef de la statistique municipale de Buda-Pesth dont certains d'entre vous ont pu faire la connaissance dans les congrès de l'Institut international de Statistique. Ce Bertillon hongrois était un grand érudit et un des plus savants démographes du XIX^e siècle, qui maniait, avec autant de facilité que de sûreté, les langues hongroise, allemande, française et anglaise. Son fastueux appartement de l'avenue Andrássy à Pesth recelait pour plus de 1 million de francs or de meubles anciens, de tableaux et d'objets d'art connus et repérés par tous les marchands d'antiquité de l'Europe. Il nous en fit un jour les honneurs, à M. Bouffet, conseiller d'État, directeur de l'Administration départementale et municipale au ministère de l'Intérieur, à un général anglais fort pacifique, puisqu'il était directeur de l'Agriculture anglaise, et à moi simple journaliste, mais membre de la Société de Statistique de Paris, ce qui à ses yeux était la meilleure des qualités. Après une soirée qu'il nous offrit à l'opéra-comique de Pesth, il nous convia à l'Hôtel Hungaria, avec le grand peintre hongrois Munkácsy, à un fastueux souper où il nous servit d'interprète, trouvant le moyen de rendre générale et facile une conversation que, sans lui, nous aurions été dans l'incapacité de poursuivre.

Si je n'avais le sentiment que vous attendez avec impatience la communication que doit vous faire notre collègue M. Edmond Michel, je poursuivrais volontiers mon bavardage, tant il est agréable aux vieillards de se remémorer leurs souvenirs de jeunesse comme si ceux-ci devaient leur apporter un regain de vitalité. Mais nous sommes à un moment où toutes nos pensées doivent se confiner dans le présent et s'absorber dans la tendresse que nous réclament ceux qui peinent, souffrent et meurent pour que la France reste la terre de liberté, de moralité et de générosité qu'elle n'a jamais cessé d'être.

A vous, Messieurs, j'exprime tous mes remerciements pour l'accueil bienveillant et amical que vous avez réservé ce soir au plus obscur d'entre vous. A ces remerciements permettez-moi de joindre l'expression de ma plus profonde gratitude pour nos fils, nos neveux, nos jeunes frères qui, à l'abri du rempart que leurs poitrines élèvent entre la barbarie et nous, vous permettent de continuer le cours de vos pacifiques travaux indispensables au progrès des sociétés humaines.

(Vifs applaudissements.)

M. le Président félicite vivement M. HARBULOT de nous avoir fait revivre une époque déjà lointaine qu'il a su évoquer avec une bonhomie qui nous a tous charmés.

ADOPTION DU PROCÈS-VERBAL DE LA SÉANCE DU 21 JUIN 1939.

M. le Président rappelle que ce procès-verbal a paru dans le Journal de juillet-août-septembre. Il est adopté sans observation.

NÉCROLOGIES.

M. le Président a le vif regret d'annoncer le décès prématuré de nos deux Collègues, MM. Alfred CORMIER et Achille ROUSSEL, tous deux experts-comptables et qui, à ce titre, s'intéressaient tout particulièrement à la Statistique. Il adresse, au nom de la Société, ses sincères condoléances aux familles de nos Collègues.

PRÉSENTATION DE MEMBRES TITULAIRES.

M. le Président fait connaître qu'il a reçu, pour la Société, les demandes d'admission suivantes au titre de membres titulaires :

M. GRIMPEL (Maurice), directeur de la Compagnie d'Assurances sur la vie « La Nationale », 30, rue de la Boétie (8^e), présenté par MM. William Lambert, Carteron et Barriol.

M. DUON (Gaston), licencié ès sciences mathématiques, professeur de mathématiques, 29, avenue de la République (X^e), présenté par MM. Rosenfeld et Barriol.

M. MOUETTE (Jacques), ingénieur du Conservatoire des Arts et Métiers, 65, rue de Richelieu (II^e), présenté par MM. Rosenfeld et Barriol.

M. Henry d'AULNOIS (Raoul), administrateur de la Caisse d'épargne et de la Société historique de Compiègne, 5, rue Parmentier, à Compiègne (Oise), présenté par MM. Harbulot et Barriol.

M. le Président remercie M. HARBULOT de nous apporter un nouveau Collègue qui s'intéresse aux questions de statistique et il espère que le recrutement de la Société continuera comme pendant la guerre précédente, afin de combler les départs, hélas, trop nombreux que nous constatons cette année.

D'autre part, et conformément à l'usage, il sera statué sur ces candidatures à la prochaine séance.

ADMINISTRATION DE LA SOCIÉTÉ. TRÉSORERIE.

M. le Président annonce que M. Adrien PERQUEL, notre vigilant et sympathique Trésorier, se trouvant mobilisé, M. BARRIOL a bien voulu accepter la charge de l'intérim; il fait un pressant appel à ceux de nos Collègues qui sont en retard pour le paiement de leurs cotisations annuelles de 60 francs et les prie instamment de les adresser en un chèque barré au nom de la Société de Statistique de Paris — les chèques postaux fonctionnant avec des retards — envoyé à M. BARRIOL, 27, rue de Mogador, Paris (9^e). Il importe, en effet, en ce moment, de simplifier tous les travaux et d'éviter des rappels entraînant de la paperasserie inutile et il faut que tous nos Collègues fassent l'effort nécessaire pour permettre le maintien de nos séances et du Journal; il rappelle que, pendant la dernière guerre, les séances n'ont jamais été interrompues et que le Journal a toujours paru; cependant, alors, dix de nos départements étaient envahis.

Provisoirement, les séances auront lieu à 17 heures, dans les bureaux de M. BARRIOL, qui nous donnera l'hospitalité en attendant la réorganisation de la Maison des X, 12, rue de Poitiers; les diners seront par suite, suspendus temporairement.

COMMUNICATIONS DE M. LE SECRÉTAIRE GÉNÉRAL ET PRÉSENTATION D'OUVRAGES.

M. le Secrétaire général rappelle la communication qu'il avait faite à la séance du 21 juin 1939, insérée dans le procès-verbal du numéro de juillet 1939 et relative aux convocations; il est probable que ce numéro, arrivé cependant vers le 10 juillet, n'a pas eu beaucoup de lecteurs, car il a reçu seulement quatre réponses à la demande d'observations qu'il avait faite; deux concluaient au maintien des convocations; deux autres trouvaient l'annonce de la couverture du Journal suffisante; il est vrai que les réponses étaient demandées pour le 1^{er} septembre et que probablement les collègues qui avaient attendu cette date pour les envoyer ont eu d'autres préoccupations résultant des événements. Malgré la dépense que l'on aurait peut-être pu éviter, le Secrétaire général pense qu'il est préférable de maintenir les convocations individuelles jusqu'à ce que le rythme du Journal soit bien établi.

Le Journal d'octobre n'a pas pu paraître avant la séance en raison des difficultés des transmissions postales, mais la Maison Berger-Levrault assure qu'elle fera l'impossible pour donner toute satisfaction et exécuter l'impression

en temps utile. On peut donc espérer que le Journal pourra paraître avant chaque séance, ce qui permettrait de supprimer les convocations jusqu'au rétablissement du dîner qui précédait chaque séance.

M. BARRIOL serait cependant heureux de recevoir les opinions de ses Collègues et les prie de relire le P. V. de la séance de juin inséré dans le numéro de juillet et de lui envoyer leur avis le plus rapidement possible.

Il serait heureux également de recevoir des nouvelles de nos Collègues mobilisés afin d'établir un lien entre tous les membres de la Société.

En ce qui concerne les ouvrages reçus pendant les vacances, le Secrétaire général indique qu'ils ont été adressés à notre Collègue bibliothécaire, M^{lle} PAYEN, et qu'ils sont à la disposition de nos Collègues à la Salle de Travail de la Faculté de Droit.

Il signale en particulier les ouvrages de notre Collègue M. HARBULOT : *Étude sur les finances de l'ancienne France*, communication faite à la Société historique de Compiègne; *Sur les loteries, les emprunts à lots*, etc... et les *Cahiers de l'École*, qui sont la mise au point des conférences faites à la gare-école de Dunkerque, aux centres d'instruction de Petit-Thérain et d'Amiens, ainsi qu'à l'École de perfectionnement de Moulin-Neuf.

Il annonce qu'il a reçu en hommage un travail de M. DE LESCHEVIN DE PREVOISIN sur la « Psychologie de défense des grandes affaires » qui contient des études d'un très grand intérêt sur l'emploi raisonné de la statistique.

COMMUNICATION DE M. EDMOND MICHEL : « QUESTIONS IMMOBILIÈRES ET LIVRE FONCIER. »

M. le Président donne ensuite la parole à M. Edmond MICHEL qui a bien voulu remplacer notre Collègue M. HÉNON, mobilisé.

MM. LEPRINCE-RINGUET, GALLIOT, FRECHET, HIBBERT présentent diverses observations et demandes de renseignements.

Cette communication et la discussion qui a suivi seront insérés dans un prochain numéro du Journal.

Après avoir résumé les débats, M. le Président remercie M. MICHEL de sa très intéressante communication ainsi que tous les Collègues qui ont pris part à la discussion et montré ainsi l'importance de la question traitée par M. Edmond MICHEL.

La séance est levée à 19 heures.

Le Secrétaire général,
A. BARRIOL.

Le Président,
M. HUBER.

PROCÈS-VERBAL DE LA SÉANCE DU 15 NOVEMBRE 1939

SOMMAIRE

OUVERTURE DE LA SÉANCE PAR M. FRANÇOIS DIVISIA, PRÉSIDENT.
PROCÈS-VERBAL DE LA SÉANCE DU 18 OCTOBRE 1939
NÉCROLOGIES.
NOMINATIONS ET PRESENTATION DE MEMBRES TITULAIRES.
DISTINCTIONS HONORIFIQUES
ÉLECTIONS DU CONSEIL POUR 1940.
COMMUNICATIONS DE M LE SECRETAIRE GÉNÉRAL
COMMUNICATION DE M LOUIS AMY : « LA STATISTIQUE ET LES EMPREINTES DIGITALES.

OUVERTURE DE LA SÉANCE PAR M. FRANÇOIS DIVISIA, PRÉSIDENT.

La séance est ouverte à 17 heures, dans les bureaux de M. BARRIOL, par M. François DIVISIA, Président.

PROCÈS-VERBAL DE LA SÉANCE DU 18 OCTOBRE 1939.

M. le Président indique que le Journal d'octobre-novembre a été retardé par suite des événements; il sera réuni avec le Journal de décembre qui, espérons-le, pourra paraître avant la séance du 20 décembre et permettre ainsi l'adoption des procès-verbaux de la séance d'octobre et de la présente séance.

Sont présents à la séance de ce jour : MM. DIVISIA, Président; HUBER; Edmond MICHEL, TRUCHY, anciens Présidents; BARRIOL, Secrétaire général; M^{lles} GRANDJEAN et WEINBERG; MM. AMY, ARSANDOUX, BERNARD (Émile), CRISAFULLI, DELAPORTE (Pierre), GAILLARD, HARTMANN, HAYMANN, HÉNON, HIBBERT, HUNERY, D^r ICHOK, LANUSSE, MAYEN (Jean), WINTHER.

Excusés : MM. BUNLE, DUGÉ DE BERNONVILLE, DE MARCÉ, MOURRE, SALÊTES, LEMAIRE, SAUVY..., et les mobilisés.

NÉCROLOGIES.

M. le Président a le très grand regret d'annoncer le décès d'un grand ami de notre Société, M. MAGNAN, administrateur honoraire des Douanes.

Une notice sera insérée dans le Journal pour rappeler la vie de ce grand laborieux et M. le Président exprime à M^{me} MAGNAN, sa veuve, de très respectueuses et sincères condoléances au nom de la Société.

Il a reçu la nouvelle du décès de MM. GRANGER et MAUREL, que la maladie tenait éloignés de nos séances.

Il adresse à la famille de nos collègues les regrets de la Société.

NOMINATIONS DE MEMBRES TITULAIRES.

M. le Président annonce que les candidatures présentées dans la dernière séance n'ont soulevé aucune objection. En conséquence, MM. GRIMPREL (Maurice), MOUETTE, DUON et HENRY D'AULNOIS (Raoul), sont nommés membres titulaires.

DISTINCTIONS HONORIFIQUES.

M. le Président est heureux d'annoncer les distinctions suivantes dans notre Ordre national de la Légion d'honneur :

M. OSMONT, élevé à la dignité de grand-officier.

MM. GERMAIN-MARTIN et René VILLARD, promus commandeurs.

MM. Georges BOURGIN, Maurice GRIMPREL, Émile ROYOT, promus officiers.

Au nom de la Société, il adresse à nos collègues ses bien chaleureuses félicitations. (*Applaudissements.*)

ÉLECTIONS AU CONSEIL POUR 1940.

M. le Président rappelle qu'aux termes de l'article 6 du Règlement intérieur, il doit communiquer à la Société la liste des candidats proposés par le Conseil d'administration, pour les élections auxquelles il sera procédé dans la séance du 20 décembre 1939.

Les membres proposés par le Conseil en vue du renouvellement partiel pour 1940, sont les suivants :

Pour la Présidence pour 1940 : M. Charles RIST, membre de l'Institut, Président de l'Institut des Recherches Économiques et Sociales, en remplacement de M. François DIVISIA, Président sortant non rééligible.

Pour la vice-Présidence pour 1940-1941-1942 : M. Max LAZARD, docteur en droit, vice-Président de l'Association Française pour le Progrès social, en remplacement de M. Charles RIST, proposé pour la Présidence.

Comme membres du Conseil pour 1940-1941-1942 : M. Maurice FRECHET, professeur à la Faculté des Sciences de Paris, en remplacement de M. Max LAZARD, proposé pour les fonctions de vice-Président; M. Pierre DEPOID,

ancien élève de l'École polytechnique, statisticien à la Direction de la Statistique générale et de la Documentation, en remplacement de M. Raymond RIVET, membre sortant non rééligible immédiatement.

Conformément aux dispositions de l'article 6 du Règlement intérieur, toute candidature proposée par 5 membres au moins est de droit ajoutée à la liste dressée par le Conseil, pourvu qu'elle soit conforme aux dispositions des articles 5 et 8 des Statuts et transmise au Secrétaire général dans les huit jours qui suivront la séance de novembre.

COMMUNICATIONS DE M. LE SECRÉTAIRE GÉNÉRAL.

M. le SECRÉTAIRE GÉNÉRAL indique les difficultés qu'il rencontre dans la confection du Journal — ces retards mettent à néant tous les projets qu'on avait faits en vue de la suppression de la convocation. On sera d'ailleurs amené, conformément à certaine décision du Comité de la Presse, à faire des numéros moins importants ou plus probablement à faire des numéros doubles.

La question du dîner est à l'étude.

De nombreuses lettres de collègues partis aux armées sont arrivées et vont permettre de leur faire envoyer le Journal, qui montrera à ceux qui nous défendent que nous travaillons pour maintenir notre chère Société.

M. le SECRÉTAIRE GÉNÉRAL donne lecture d'une lettre qui reflète les beaux sentiments élevés d'un de nos membres associés, M. le Dr BRÜSCHWEILER, directeur du Bureau fédéral de Statistique de la Suisse.

Le SECRÉTAIRE GÉNÉRAL demande à nouveau à tous les Collègues en retard dans le règlement de leurs cotisations de se mettre à jour par l'envoi d'un chèque de n fois 60 francs, libellé au nom de la Société de Statistique de Paris.

De nombreux ouvrages sont arrivés de l'étranger et ont été remis à la Bibliothèque. M. le SECRÉTAIRE GÉNÉRAL cite notamment le magnifique ouvrage publié sous le titre : *Mécanique de précision et métrologie*, par la Société Française des Mécaniciens, avec laquelle nous avons fait séance commune. L'habitation rurale et urbaine, dont notre Collègue M. MICHEL rendra compte prochainement. En ce qui concerne les communications futures, il demande à nos Collègues de faire un effort : beaucoup d'entre nous sont en contact avec les réalités de la guerre et des statistiques intéressantes peuvent être établies sur le plan financier, économique, sanitaire — il fait appel à la bonne volonté de tous pour que la vie de la Société continue normalement et il rappelle que pendant la guerre 1914-1918 les séances ont été maintenues et que les sujets traités forment une histoire statistique qu'il conviendrait de reprendre actuellement.

Il indique enfin que les cours de l'Institut de Statistique ont été repris à la Sorbonne et que le nombre des auditeurs est tout à fait satisfaisant ; tous les cours pourront être faits, soit par les anciens titulaires, soit par des collègues qui assureront l'intérim.

Notre sympathique Collègue, M. André BERNARD, directeur des Cours de l'Institut des Finances et des Assurances de la Mairie Drouet, a pu également réorganiser ses cours qui continuent à rendre des services très appréciés à beaucoup de travailleurs.

La Société a reçu de l'« American Statistical Society » une aimable invitation à participer aux fêtes qui seront célébrées pour le centenaire de cette Société, qui auront lieu en 1940.

COMMUNICATION DE M. LOUIS AMY : LA STATISTIQUE ET LES EMPREINTES DIGITALES.

M. le Président souhaite la bienvenue à notre nouveau Collègue, M. Louis AMY, et le remercie d'avoir bien voulu, presque à l'impromptu, faire sa communication sur les « empreintes digitales », en remplacement de notre Collègue M. GOBLET, en mission en Angleterre.

La communication de M. AMY est suivie de vifs applaudissements qui indiquent l'intérêt du sujet traité par le conférencier.

M. le Président remercie M. Louis AMY du très bel exposé qu'il vient de faire et qui montre combien la statistique trouve des applications extrêmement diverses. Il ouvre ensuite la discussion et donne la parole à M^{lle} GRANDJEAN, MM. BARRIOL, HUMERY et HIBBERT. Il résume ensuite la discussion qui sera insérée à la suite de la communication dans un prochain numéro du Journal.

La séance est levée à 19 heures.

Le Secrétaire Général,
A. BARRIOL.

Le Président,
F. DIVISIA.
